

Texte écrit pour l'exposition Pépin ou pépins, avec les œuvres de Nathan Albert, Jade Beaufiles, Alix Cantelaube, Léa Chotard, Julie Hostin, Lucile Lance, Célia Le Goff, Marie Rapinel, Maxime Rieu.

Dans le cadre de l'atelier « Une araignée ou un crachat », conduit par Jean-François Leroy et Guillaume Pinard.

Pépin ou pépins,

telle n'est pas la question.

Car le choix n'est plus,

les jeux sont faits
et se rejouent,

inlassablement,

Découvrir l'exposition d'étudiant·es en fin de cycle ou sortis·es fraîchement d'école, c'est tenter de percevoir ce qui, sous le bricolage parfois fragile de démarches en devenir, agite néanmoins une génération d'artistes.

Repérer des thématiques, des motifs, des *leitmotivs* paraît cependant peine perdue : tristesse que de subsumer la pluralité, sous de grands et pompeux paradigmes.

Et pourtant,

des fils fantômes manifestent des
« ressemblances cruelles et informes », dont la
besogne,
écrivait Georges Bataille,

renversent d'abord les hiérarchies
du modèle et de la copie,

visent ensuite à descendre l'humain
de l'orbite en haut de laquelle il s'est
juché,

opèrent enfin d'ingénus parasitages

dans l'ordre du monde.

Nathan

Jade

Maxime

Léa

Marie

Lucile

Alix

Julie

Célia

Pépin ou pépins,

c'est le cheveu dans la soupe,
la fève qui roule sous la dent, au risque de la
casser,

le grain de sable dans l'engrenage,

le bug dans la matrice.

Ça glitch, ça dégouline, ça grouille, ça
transpire et, ce faisant,

ça
déclasse, inquiète,
grince.

Face à la gare,
face aux flux anonymes,

entreposées derrière les vitrines de la galerie,
tels des poissons dans un bocal,

ou le ventre de la chapelle Saint-Joseph,
tel un microbiote,

Lucile

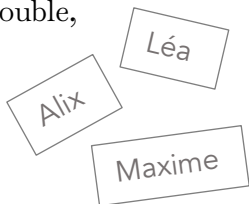
c'est la vie des œuvres et leur interaction
muette qui s'expriment.

Elles content quelque chose de notre époque
pour qui veut bien les écouter.

Là,

les visions et les lectures cohabitent dans une
même temporalité, où tout se double,
se feuillette, se contamine,

creuse l'espace du réel
en une succession de mondes
imbriqués.



Images d'images, formes dans les formes,
mise en abîme,

c'est la fractalisation du contemporain
qui se déploie sous nos yeux.



Ici,

les images n'ont plus d'importance,
elles s'affirment pour ce qu'elles sont,

Jade

soit

des membranes régulant les échanges entre
l'intérieur et l'extérieur,
le plan et le volume.

Marie

Nathan

Elles fusionnent et séparent,
sont poreuses ou barrières
protectrices.

Maxime

Célia

Elles sont la peau du monde
qui se contracte,
qui se dilate.

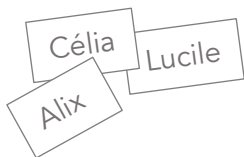
Car,

à y regarder de plus près, les œuvres
branlantes manifestent leur logique discrète :

elles se font passages, fenêtres, seuils, portails
vers d'autres espaces, milieux, dimensions,
échelles, mondes humains, non humains,
machiniques, oniriques, parallèles ou
invisibles.

Les plis rapprochent les contraires,
et les motifs s'enchâssent et dessinent d'autres
récits,

à l'intérieur du récit principal.



On entre dans la matière (noire) de mondes
par

contacts, transferts, empreintes, contreformes

lesquelles

tentent de saisir un contour ou un aspect,
toujours parcellaire, imparfait, incertain.



La perception ne fait plus loi :
elle se trouble, se disloque,

tel un déjà-vu.



Dans le dense réseau des images,

celles

aux mains des entreprises du web, en attente
d'être digérées et recrachées par les IA,

ou bien,

celles

amoureusement conservées dans des albums
de famille ou sur son téléphone,

les contagions prolifèrent

Léa

Marie

Alix

Julie

et le réel hallucine.

Lucile

Plongés dans l'ambiance vaporeuse d'un rêve
éveillé,

nous arpentons un paysage
suspendu
dans la salle d'attente d'actualisations
potentielles.

Pépin ou pépins.

Sans doute revient-il désormais à chacune de
tisser un lien
avec l'œuvre-miniature qui se loge au creux de
sa bouche,
devenue cocon ou matrice ou tombeau,
lieu de toutes les métamorphoses.